

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

INÈS DE CASTRO

LA MOTTE, ANTOINE HOUDART
DE

Tragédie — 1723

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ALPHONSE	55 répliques
INÈS	33 répliques
DON PEDRE	30 répliques
LA REINE	22 répliques
CONSTANCE	22 répliques
HENRIQUE	3 répliques
DON RODRIGUE	1 répliques
L'AMBASSADEUR	1 répliques
UN GARDE	1 répliques

*Personnages muets & suite : DON ENRIQUE, DEUX GRANDS de PORTUGAL, DON
FERNAND, La GOUVERNANTE, Deux ENFANTS*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	17
ACTE III	30
ACTE IV	43
ACTE V	56

ACTE I

SCÈNE I

Alphonse, la reine, Inès, Rodrigue, Henrique, et plusieurs courtisans.

ALPHONSE

Mon fils ne me suit point ! Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits.
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire.
Vôtre valeur, Henrique, eût part à sa victoire.
Ressez avec moi sa nouvelle grandeur.
Reine, de Ferdinand, voici l'ambassadeur.

5

SCÈNE II

*Alphonse, la reine, Inès, Rodrigue, Henrique, et plusieurs courtisans,
l'ambassadeur de Castille, et sa suite.*

L'AMBASSADEUR

La gloire dont l'infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal, est chère à la Castille,
Seigneur ; et Ferdinand par ses ambassadeurs
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire suprême,
Qui dans un successeur vous reproduit vous même.

10

Qu'il est doux aux grands rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux !
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes, 15
En confier l'honneur à des mains si vaillantes ;
De voir croître leur nom toujours plus redouté ;
Sûrs de vaincre longtemps par leur postérité.
Don Pedre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence ; 20
Cent fois, brisant leurs forts, perçant leurs bataillons,
De ce sang téméraire inonder vos sillons :
Vous traciez la carrière où son courage vole ;
Et vos nombreux exploits ont été son école,
Dès que vous remettez votre foudre en ses mains, 25
Il frappe ; et de nouveau tombent les Africains :
Il moissonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts les nôtres sont liés :
La victoire est commune entre des alliés ; 30
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE

Votre roi m'est uni du plus étroit lien :
Sa mère de son trône a passé sur le mien ;
Et le même traité qui me donna sa mère, 35
Veut encor qu'en mon fils l'hymen lui donne un frère.
Cet hymen que hâtaient mes vœux les plus constants,
Par l'horreur des combats, retardé trop longtemps,
Rassemblant aujourd'hui l'allégresse et la gloire,
Va s'achever enfin au sein de la victoire : 40
Heureux, que Ferdinand applaudisse au vainqueur,
Que lui même a choisi pour l'époux de sa soeur !
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.

Allez ; de mes desseins instruisez la Castille,
Faites savoir au roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'infant.

45

SCÈNE III

Alphonse, la reine, Inès.

ALPHONSE

Oui, Madame, Constance avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
Aurait dû de mon fils faire aussi son époux :
Mais je ne pus alors lui refuser la grâce
Que de l'amour d'un père implora son audace :
Il n'éloignait l'honneur de recevoir sa foi,
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle et de moi.
Moi-même armant son bras, j'animai son courage.
La fortune est souvent compagne de son âge ;
Je prévis qu'il ferait ce qu'autre fois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, grâces au ciel, passé mon espérance ;
Des Africains domptés, implorant ma clémence,
La moitié suit son char, et gémit dans nos fers ;
Le reste tremble encore au fond de ses déserts.
Quels honneurs redoublés ont signalé ma joie !
Et, tandis que pour lui mon transport se déploie,
Mes sujets enchantés, enchérissant sur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur roi.
Madame, il est enfin digne que la princesse
Lui donne avec sa main l'estime et la tendresse.
Ce noeud va rendre heureux au gré de mes souhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon fils et mes sujets.

50

55

60

65

70

LA REINE

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur ; de votre fils la longue indifférence
Me trouble malgré moi d'un soupçon inquiet ;
Et je crains dans son coeur quelque obstacle secret,
Auprès de la princesse il est presque farouche :
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche ;
Et, de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas aperçu sa beauté.
S'il résistait, Seigneur...

75

ALPHONSE

C'est prendre trop d'ombrage.
Excusez la fierté de ce jeune courage.
C'est un héros naissant de sa gloire frappé ;
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
De ce superbe coeur dissipera l'ivresse.
D'un heureux hyménée il sentira le prix.

80

85

LA REINE

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mépris.
Eh ! Qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence,
Dût des ambassadeurs honorer l'audience !
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
Des traités que son coeur refuse de sceller.
S'il résistait, seigneur...

90

ALPHONSE

S'il résistait, madame !
De quelle incertitude alarmez-vous mon âme ?

Mon fils, me résister ! Juste ciel ! J'en frémis ; 95
 Mais bientôt le rebelle effacerait le fils,
 S'il poussait jusques-là l'orgueil de sa victoire,
 D'autant plus criminel qu'il s'est couvert de gloire,
 Je lui ferais sentir que les plus grands exploits,
 Que le sang ne l'a point affranchi de mes lois ; 100
 Que, lorsqu'à mes côtés mon peuple le contemple,
 C'est un premier sujet qui doit donner l'exemple ;
 Et qu'un sujet sur qui se tournent tous les yeux,
 S'il n'est le plus soumis, est le plus odieux.
 L'auguste autorité sur notre front empreinte 105
 Ne peut impunément souffrir la moindre atteinte ;
 Et c'est quand il s'agit d'accomplir un traité,
 Qu'il en faut soutenir toute la majesté.
 Oui, chez les souverains dignes du diadème,
 Leur parole sacrée est le seul droit suprême ; 110
 Et s'il fallait choisir, je ferais voir qu'un roi
 N'a point à balancer entre un fils et sa foi.
 Mais, Madame, écartons de funestes images.
 D'un coupable refus rejetez ces présages.
 Je vais à la princesse annoncer mon dessein ; 115
 Et j'en avertirai mon fils, en souverain.

SCÈNE IV

La Reine, Inès.

LA REINE

Tandis qu'à mon époux j'adresse ici mes plaintes,
 Inès, vous entendez ses desseins et mes craintes ;
 Et, si vous le vouliez, vous pourriez m'informer
 Du mystère fatal dont je dois m'alarmer. 120
 Vous avez de l'enfant toute la confiance.

Je ne jouirais pas sans vous de sa présence.
S'il honore ma cour, ses yeux toujours distraits,
Paraissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inès.
De grâce éclaircissez de trop justes alarmes. 125
Ma fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de charmes ?
À ce coeur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le ciel a formé de plus beau ?
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mère ! 130
Les coeurs à son aspect partagent mes transports ;
La nature a pour elle épuisé ses trésors ;
De cent dons précieux l'assemblage céleste,
De ses propres attraits l'oubli le plus modeste ;
La vertu la plus pure empreinte sur son front, 135
Me devraient-ils encor laisser craindre un affront !

INÈS

Madame, croyez-vous le prince si sauvage
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage ?
Jusques dans ses secrets je ne pénètre pas ;
Mais avec moi souvent admirant tant d'appas, 140
Et de tant de vertus reconnaissant l'empire,
Ce que vous en pensez, il aimait à le dire.

LA REINE

Eh ! Pourquoi, s'il l'aimait, ne le dire qu'à vous ?
Craignez en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois : ce n'est point la princesse qu'il aime. 145
Il vous parle de vous.

INÈS

Ciel de moi !

LA REINE

De vous-même.

Je vous crois son amante ; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le coeur que ma main doit frapper.

150

Car je veux bien ici vous découvrir mon âme ;
Celle qui de dom Pedre entretiendrait la flamme,
Qui, me perçant le sein des plus sensibles coups,
À ma fille oserait disputer son époux,

Victime dévouée à toute ma colère,

155

Verrait où peut aller le transport d'une mère.

Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos ;

Je ne connais qu'en elle et les biens et les maux ;

Il n'est, pour la venger, nul frein qui me retienne ;

Son affront est le mien ; sa rivale est la mienne ;

160

Et sa constance même à porter son malheur

D'une nouvelle rage armerait ma douleur.

Songez-y donc : sachez ce que le prince pense.

Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.

Je brûle de savoir à qui j'en dois les coups.

165

Livrez-moi ce qu'il aime ; ou je m'en prends à vous.

SCÈNE V

INÈS

Ô ciel, qu'ai-je entendu ! Quelle affreuse tempête,

Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête !

Heureuse dans l'horreur des maux que je prévois,

Si je n'avais encor à trembler que pour moi !

170

SCÈNE VI

Inès, dom Pedre, dom Fernand.

INÈS

Ah ! Cher prince, apprenez tout ce que je redoute ;
Mais, faites observer qu'aucun ne nous écoute.

DON PEDRE

Veillez-y, dom Fernand : Madame, quels malheurs
M'annonce ce visage inondé de vos pleurs ?
Parlez : ne tenez plus mon âme suspendue.

175

INÈS

Cher prince, c'en est fait ; votre épouse est perdue.

DON PEDRE

Vous perdue ! Et pourquoi ces mortelles terreurs ?

INÈS

Voilà ces temps cruels, ces moments pleins d'horreurs
Qu'en vous donnant ma main, prévoyait ma tendresse.
Le roi vient d'arrêter l'hymen de la princesse :
Il va vous demander pour elle cette foi,
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.
Pour comble de malheur la Reine me soupçonne.
Si vous voyez la rage où son cœur s'abandonne
Et tout l'emportement de ce courroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux...
Eh ! Jusqu'où n'ira point cette fureur jalouse,
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouse ;

180

185

Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir,
Que par la seule mort qui peut nous désunir !

190

DON PEDRE

Calmez-vous chère Inès ; votre frayeur m'offense.
Eh ! De qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le soin de vos jours est commis à ma foi ?

INÈS

Ah ! Prince, pensez-vous que je craigne pour moi ?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie :
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
Je sais ce que ma mort vous coûterait de pleurs ;
Et ne crains mes dangers, que comme vos malheurs.
Vous le savez : l'espoir d'être un jour couronnée,
Ne m'a point fait chercher votre auguste hyménée ;
Et quand j'ai violé la loi de cet état,
Qui traite un tel hymen de rebelle attentat :
Vous savez que pour vous, me chargeant de ce crime,
De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports, et le fer à la main,
Je vous ai vu tout prêt à vous percer le sein ;
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
Accuser en mourant ma timide tendresse :
C'est à ce seul péril que mon coeur a cédé.
Il fallait vous sauver ; et j'ai tout hasardé.
Je ne m'en repens pas. Le ciel que j'en atteste
Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaud, je chérirais l'honneur
D'avoir, jusqu'à ma mort, fait tout vôtre bonheur.

195

200

205

210

DON PEDRE

Ne doutez point Inès qu'une si belle flamme 215
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon âme.
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fîtes tout pour moi ; je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir, à venger vos alarmes,
Que de sang payerait la moindre de vos larmes ! 220
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrez
Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrez.
Je puis contre la reine écouter ma colère ;
Et même le respect que je dois à mon père,
Si je tremblais pour vous... 225

INÈS

Ah ! Cher prince, arrêtez.
Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
Pour prix de mon amour, rappelez-vous sans cesse
La grâce que de vous exigea ma tendresse.
Le jour heureux qu'Inès vous reçût pour époux, 230
Vous la vîtes, seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble et de m'être fidèle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle ;
Et dans quelque péril que me jeta ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un roi. 235

DON PEDRE

Je ne vous promis rien ; et je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.
Si je crains pour vos jours, je vais tout hasarder ;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder.
Mais, s'il le faut, fuyez : que le plus sûr asile 240
Sur vos jours menacés me laisse un coeur tranquille.

Emmenez sur vos pas loin de ces tristes lieux
 De notre saint hymen les gages précieux.
 Aux ordres que j'attends je sais que ma réponse
 Va soudain m'attirer la colère d'Alphonse. 245
 Les Africains défaits, il ne me reste plus
 Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus ;
 Il faut lui déclarer que quelque effort qu'il tente,
 Je ne saurais souscrire à l'hymen de l'infante.
 Je connais de son coeur l'inflexible fierté : 250
 Il voudra sans égard m'immoler au traité ;
 Et si, de mes refus éclaircissant la cause,
 La reine pénétrait quel noeud sacré s'oppose...
 J'en frissonne d'horreur, cher Inès ; mais le roi
 Vous livrerait sans doute aux rigueurs de la loi ; 255
 Et moi désespéré... fuyez, fuyez, madame ;
 De cette affreuse idée affranchissez mon âme.
 Fuyez...

INÈS

Non. En fuyant, prince, je me perdrais ;
 Ce qu'il nous faut cacher, je le décèlerais. 260
 Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance ;
 Dissipons les soupçons de nôtre intelligence ;
 Ne nous revoyons plus ; et contraignant nos feux,
 Réserveons ces transports pour des jours plus heureux.

DON PEDRE

J'y consens, chère Inès. Alphonse va m'entendre. 265
 Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÈS

Que me promettre, hélas ! De ma faible raison,

Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom !

DON PEDRE

Adieu ; reposez-vous sur la foi qui m'engage,
Dans cet embrassement recevez-en le gage.
Séparons-nous.

270

INÈS

J'ai peine à sortir de ce lieu ;
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

ACTE II

SCÈNE I

Constance, Alphonse.

CONSTANCE

Quoi ! Me flattai-je en vain, Seigneur, que ma prière
Touche un roi que je dois regarder comme un père ? 275
Et ne puis-je obtenir que par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi ?
Ne vaudrait-il pas mieux que de notre hyménée,
Lui-même impatient vint hâter la journée :
Qu'il en pressa les noeuds : et que cet heureux jour 280
Fût marqué par sa foi moins que par son amour.
À le précipiter qui peut donc vous contraindre ?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre ?
Je sais par quels serments ces noeuds sont arrêtez :
Mais le temps n'en est pas prescrit par les traités ; 285
Et mon frère chargea votre seule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre fils et Constance.

ALPHONSE

Je ne suis pas surpris, Madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté sied mieux que le murmure : 290

Mais de plus longs délais nous feraient trop d'injure ;
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres mon fils dans ces lieux va se rendre.
Le dessein en est pris ; et je lui vais apprendre...

295

CONSTANCE

Ah ! De grâce, Seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts, daignez compter le mien.
Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mère,
Vous m'avez toujours vue attentive à vous plaire ;
Si toute ma tendresse et mes respects profonds,
Et de fille et de père ont devancé les noms ;
Daignez attendre encore...

300

ALPHONSE

De tant de résistance
Je ne sais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'infant est-il pour vous un objet odieux ?
Et ce prince à tel point a-t-il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre ?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre ?
J'ai peine à concevoir, Madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

305

310

CONSTANCE

Un objet de mépris ! Hélas, s'il pouvait l'être !
Si moins digne, Seigneur, du sang qui l'a fait naître,
Son hymen à mes vœux n'offrait pas un héros,
J'attendrais sa réponse avec plus de repos.
Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous même,
Je ne la crains, Seigneur, que parce que je l'aime.

315

Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret :
 Quel autre confident plus tendre et plus discret,
 Pourrait jamais choisir une si belle flamme ?
 L'aspect de votre fils troubla d'abord mon âme. 320
 Des mouvements soudains inconnus à mon coeur,
 Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur ;
 Et vous jugez combien dans mon âme charmée
 S'est accru cet amour, avec sa renommée.
 Quand on vous racontait sur l'Africain jaloux 325
 Tant d'exploits étonnants, s'il n'était né de vous,
 Par quels vœux près de lui j'appelais la victoire !
 Par combien de soupirs célébrais-je sa gloire !
 Enfin je l'ai revu triomphant ; et mon coeur
 S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur. 330
 Cependant, malheureuse, autant il m'intéresse,
 Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse :
 Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
 Je dévore en secret mes soupirs et mes pleurs :
 Mais il me reste au moins une faible espérance 335
 De trouver quelque terme à son indifférence :
 Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
 Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
 Attendez-le, seigneur, ce jour, où plus heureuse,
 Je fléchirai pour moi, son âme généreuse ; 340
 Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
 La honte d'un refus dont il faudrait mourir.

ALPHONSE

Ma fille, car l'aveu que vous daignez me faire,
 Vient d'émouvoir pour vous des entrailles de père.
 Ces noms intéressants flattent déjà mon coeur ; 345
 Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.
 Ne vous alarmez point d'un malheur impossible.

Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible ;
Et, quoique vous pensiez, vous verrez dès ce jour
Et son obéissance, et même son amour.
Je vais...

350

UN GARDE

Le prince vient, Seigneur.

CONSTANCE

Je me retire ;
Mais, si mes pleurs sur vous ont encore quelque empire...

ALPHONSE

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi ;
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

355

SCÈNE II

Alphonse, dom Pedre.

ALPHONSE

Les peuples ont assez célébré vos conquêtes,
Prince ; il est temps enfin que de plus douces fêtes,
Signalent cet hymen entre deux rois juré,
Digne prix des exploits qui l'ont trop différé :
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devrait presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas,
Que l'univers entier ne rassemblerait pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance ;
Vous m'ayez laissé voir si peu d'impatience ;

360

365

Que, loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

DON PEDRE

J'espérais plus, Seigneur, de l'amitié d'un père.
N'était-ce pas assez m'expliquer que me taire ? 370
J'ai crû sur cet hymen que mon roi voudrait bien
Entendre mon silence, et ne m'ordonner rien.

ALPHONSE

Ne vous ordonner rien !... À ce mot téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colère ;
Et si je m'en croyais... mais, Prince, ma bonté 375
Se dissimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober vôtre âme au pouvoir de Constance,
D'opposer à ses yeux la farouche fierté
D'un coeur inaccessible aux traits de la beauté : 380
Mais vous figurez-vous que ces grands hyménées,
Qui des enfants des rois règlent les destinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevez, veulent l'aveu des coeurs ?
Non, prince, loin du trône un penser si bizarre ; 385
C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare.
Nous sommes affranchis de la commune loi ;
L'intérêt des états donne seul notre foi.
Laissons à nos sujets cet égard populaire,
De n'approuver d'hymen que celui qui sait plaire, 390
D'y chercher le rapport des coeurs et des esprits :
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix ;
Il nous est glorieux qu'un hymen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

DON PEDRE

C'est pousser un peu loin ces maximes d'État ; 395
Et je ne croirai point commettre un attentat,
De vous dire, Seigneur, que malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi :
Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un roi ; 400
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême,
Me doit-il en esclave arracher à moi-même ?
Déjà de mes discours frémit votre courroux :
Mais regardez, Seigneur, un fils à vos genoux :
Prêtez à mes raisons une oreille de père. 405
Lorsque de Ferdinand vous obtîntes la mère,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon coeur
Votre foi m'engagea, me promit à sa soeur.
Je sais que les vertus, les traits de la princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse : 410
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret
Que le fonds de mon coeur vous oppose à regret ;
Et cependant il faut que je vous le révèle ;
Je sens trop que le ciel ne m'a point fait pour elle ;
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former, 415
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers ; si depuis mon enfance
Vous pouvez vous louer de mon obéissance ;
Si par quelques vertus et par d'heureux exploits,
Je me suis montré fils du plus grand de nos rois, 420
Laissez aux droits du sang céder la politique.
Épargnez-moi de grâce un ordre tyrannique.
N'accablez point un coeur qui ne peut se trahir,
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE

Je vous aime ; et déjà d'un discours qui m'offense, 425
 Vous auriez éprouvé la sévère vengeance,
 Si malgré mon courroux, ce coeur trop paternel
 N'hésitait à trouver en vous un criminel :
 Mais ne vous flattez point de cet espoir frivole,
 Que mon amour pour vous balance ma parole. 430
 Écouterai-je ici vos rebelles froideurs,
 Tandis qu'à Ferdinand par ses ambassadeurs,
 Je viens de confirmer l'alliance jurée ?
 Eh ! Que devient des rois la majesté sacrée,
 Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels : 435
 Si leur trône n'est pas autant que les autels ;
 Et si de leurs traités l'engagement suprême,
 N'était pas à leurs yeux le décret de Dieu même !
 Mais en rompant les noeuds qui vous ont engagé,
 Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé, 440
 Nous jurant désormais une guerre éternelle,
 Accoure se venger d'un voisin infidèle ?
 Que des fleuves de sang...

DON PEDRE

Ah ! Seigneur, est-ce à vous !
 À craindre d'allumer un si faible courroux ? 445
 Bravez des ennemis que vous pouvez abattre.
 Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de combattre ?
 La victoire a toujours couronné vos combats ;
 Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
 Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes ? 450
 Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes ;
 Soumettez la Castille ; et que tous vos voisins
 Subissent l'ascendant de vos nobles destins.

Heureux, si je pouvais dans l'ardeur de vous plaire,
 Sceller de tout mon sang la gloire de mon père !

455

ALPHONSE

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi :
 Vous parlez en soldat, je dois agir en roi .
 Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire !
 Un jeune audacieux dont le coeur ne respire
 Que les sanglants combats, les injustes projets ; 460
 Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets.
 Je plains le Portugal des maux que lui prépare
 De ce coeur effréné l'ambition barbare.
 Est-ce pour conquérir que le ciel fit les rois ?
 N'aurait-il donc rangé les peuples sous nos lois 465
 Qu'àfin qu'à notre gré la folle tyrannie,
 Osât impunément se jouer de leur vie ?
 Ah ! Jugez mieux du trône ; et connaissez, mon fils,
 À quel titre sacré nous y sommes assis :
 Du sang de nos sujets, sages dépositaires, 470
 Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères ;
 Au péril de nos jours il faut les rendre heureux ;
 Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux ;
 Ne connaître d'honneur que dans leur avantage :
 Et quand dans ses excès nôtre aveugle courage 475
 Pour une gloire injuste expose leurs destins,
 Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
 Songez-y : quand ma mort tous les jours plus prochaine,
 Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
 Rappelez ces devoirs et les accomplissez. 480
 Aujourd'hui mon sujet, dom Pedre, obéissez ;
 Et sans plus me lasser de vôtre résistance,
 Dégagez ma parole en épousant Constance,
 En un mot je le veux.

DON PEDRE

Seigneur, ce que je suis,
Ne me permet aussi qu'un mot,... je ne le puis.

485

SCÈNE III

Alphonse, dom Pedre, la Reine, Inès.

ALPHONSE

Madame, qui l'eût crû ! Je rougis de le dire,
Le rebelle résiste à ce que je désire ;
Et, malgré mes bontés, vient de me laisser voir,
Cet inflexible orgueil que je n'osais prévoir.
Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille,
Il me couvre de honte, et vous et votre fille ;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtiment.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse ?
Si de sa résistance il a quelque complice...

490

495

LA REINE

Sa complice, Seigneur ; vous la voyez.

ALPHONSE

Inès !

INÈS

Moi ?

LA REINE

Le prince séduit par ses faibles attraits, 500
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
Il immole ma fille à cet indigne amour.
J'en ai prévu l'obstacle ; et depuis plus d'un jour,
Les regards de l'ingrat toujours fixez sur elle, 505
M'en avaient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfidie, exposant mes douleurs,
J'étudiais ses yeux que trahissaient les pleurs ;
Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvrait assez l'objet de ma vengeance. 510
À peine je sortais ; tous deux ils se sont vus,
Ils se sont en secret long-temps entretenus ;
Et tous deux confirmant mes premières alarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras... 515

INÈS AU ROI

C'est en vain qu'on m'accuse ; et vous ne croirez pas...

DON PEDRE

Ne désavouez point Inès que je vous aime.
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même :
Mais, laissez sur moi seul tomber votre courroux.
Inès n'est point coupable ; et jamais... 520

(À la Reine.)

ALPHONSE

Taisez-vous.

Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, et je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

DON PEDRE

Ô ciel ! En quelles mains l'allez-vous hasarder ?
Vous exposez ses jours...

525

ALPHONSE

Sortez de ma présence,
Ingrat ; je mets encore un terme à ma vengeance :
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus ;
Mais ce jour expiré, je ne vous connais plus.
Sortez.

530

(À part.)

DON PEDRE

Ah ! Pour Inès tant de rigueur m'accable ;
Je sors...
Mais je crains bien de revenir coupable.

SCÈNE IV

Alphonse, la reine, Inès.

ALPHONSE

C'en est donc fait ; l'ingrat se soustrait à ma loi.
Que vais-je devenir ! Serai-je père ou roi !
Comment sortir du trouble où son orgueil me livre !
Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.

535

SCÈNE V

La reine, Inès.

LA REINE

Vous ne voyez ici que coeurs désespérés ;
Mais je vous tiens captive, et vous m'en répondrez. 540
Quand le roi laisserait désarmer sa colère,
Vous ne fléchirez point une jalouse mère ;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vu rougir ma fille impunément.
Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide, 545
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide ;
Et le prince cruel qui nous ose outrager
Pourrait... vous pâlissez, à ce nouveau danger.
Tremblez : plus de vos coeurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance. 550

SCÈNE VI

La reine, Inès, Constance.

LA REINE

Ah ma fille ! ...

CONSTANCE

De quoi m'allez-vous informer ?
Madame, tout ici conspire à m'alarmer.
J'ai vu sortir le prince, enflammé de colère ;
Et la même fureur éclate au front du père. 555
De quels malheurs...

LA REINE

Le prince ose vous refuser.
Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser.
Gardes, conduisez-la. Ma fille est outragée :
Mais dussai-je en périr, elle sera vengée.

560

CONSTANCE

Ah ! Ne vous chargez pas de ces barbares soins.
Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins ?

ACTE III

SCÈNE I

Alphonse, la reine.

ALPHONSE

Oui ; qu'elle vienne, avant que mon coeur s'abandonne
Aux conseils violents que le courroux lui donne.
Il faut de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
Voyons Inès ; suivons ce que le ciel m'inspire ;
Dans le fond de son coeur je me promets de lire.
Madame, je l'attends, qu'on la fasse venir ;
Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

565

570

LA REINE

Eh ! Peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle ?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle :
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir ;
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et plus superbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis, pour garder sa conquête.
Un des siens me le vient d'avoüer à regret :
Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
Le prince ne suivant qu'un fol amour pour guide,

575

Va de ses entretiens goûter l'appas perfide. 580
 Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
 La laisserez-vous donc encor s'en applaudir ;
 Au lieu d'intimider aux dépens de sa vie
 Celles que séduirait son audace impunie ?
 De la sévérité si vous craignez l'excès, 585
 De la douceur aussi quel serait le succès ?
 Voulez-vous tous les jours qu'une fière sujette,
 Des enfants de ses rois médite la défaite ;
 Que profitant d'un âge ouvert aux vains désirs,
 Où le coeur imprudent vole aux premiers plaisirs, 590
 Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
 Et dans ses souverains se choisisse une esclave ?
 Délivrez vos enfants de ce funeste écueil ;
 De ces fières beautés épouvantez l'orgueil ;
 Et qu'Inès condamnée apprenne à ces rebelles 595
 À respecter des coeurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE

Je voulais la punir ; et mon premier transport
 Avec vos sentiments n'était que trop d'accord :
 Mais je ne suis pas roi pour céder sans prudence
 Aux premiers mouvements d'une aveugle vengeance. 600
 Il est d'autres moyens que je dois éprouver.
 Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver.

SCÈNE II

ALPHONSE

Ô ciel, tu vois l'horreur du sort qui me menace !
 Je crains toujours qu'un fils, consommant son audace,
 Ne me réduise enfin à la nécessité 605

De punir malgré moi sa coupable fierté.
N'oppose point en moi le monarque et le père ;
Chasse loin de mon fils ce transport téméraire.
Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux ;
Fais qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux ; 610
Qu'il perde son amour, en perdant l'espérance.
Protège, juste ciel, daigne aider ma prudence.

SCÈNE III

Alphonse, Inès.

ALPHONSE

Venez, venez, Inès. Peut-être attendez-vous,
Un rigoureux arrêt dicté par le courroux.
Vous jetez la discorde au sein de ma famille ; 615
Contre le Portugal vous armez la Castille,
Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
M'alarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
Que d'un fils indiscret vous approuviez la flamme ; 620
Ni qu'en entretenant ses transports furieux,
Vôtre coeur ait eu part au crime de vos yeux ;
Je ne punirai point des malheurs, que peut-être,
Malgré votre vertu vos charmes ont fait naître :
Quoiqu'il en soit enfin, je veux bien l'ignorer. 625
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INÈS

Je l'ai bien crû, seigneur, d'un monarque équitable,
Qu'il ne se plairait pas à me croire coupable ;
Que lui-même plaignant l'état où je me vois,

Ne m'accablerait point...

630

ALPHONSE

Inès, écoutez moi.

De vos nobles ayeux je garde la mémoire :

Du sceptre que je porte ils ont accru la gloire :

Votre sang illustré par cent fameux exploits,

Ne le cède en ces lieux qu'à celui de vos rois.

635

Sur tout à votre aïeul, guide de mon enfance,

Je sais ce que mon coeur doit de reconnaissance.

C'est ce sage héros qui m'apprit à régner ;

Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner

Comme on doit soutenir le poids d'une couronne,

640

Pour mériter les noms que l'univers me donne.

D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,

Plus vous voyez combien je craindrais d'être ingrat.

Recevez donc le prix de ce peu de sagesse

Que dès mes jeunes ans je dûs à sa vieillesse ;

645

Et vous même jugez par d'illustres effets

Si je sais au service égaler les bienfaits.

Rodrigue est de mon sang, il vous aime, Madame !

Il m'a souvent pressé de couronner sa flamme.

Je vous donne à ce prince, et par un si beau don

650

Alphonse ne craint point d'avilir sa maison.

Mes peuples par le rang où ce choix vous appelle

Connaîtront de quel prix m'est un ami fidèle.

Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal

Que qui forme les rois, est presque leur égal.

655

INÈS

Des services des miens vantez moins l'importance,

L'honneur de vous les rendre en fût la récompense :

S'ils ont versé leur sang, il était votre bien ;

Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
Mais si trop généreux, votre bonté suprême 660
Voulait en moi, Seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderais pour unique faveur
De me laisser toujours maîtresse de mon coeur.
Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre ;
Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre. 665
Eh ! Que me serviraient les honneurs éclatants
D'un hymen que jamais l'amour...

ALPHONSE

Je vous entends,
Superbe ; ce discours confirme mes alarmes.
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes. 670
Quoi ! C'est donc pour mon fils que vous vous réservez !
Et c'est contre son roi, vous, qui le soulevez ?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort désirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
Je gêne de vos feux, l'ambitieuse ardeur. 675
Mon fils doit avec vous partager sa grandeur ;
Et le rebelle en proie à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être roi que pour vous faire reine.
Que sais-je même encor si plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant, 680
Votre amour n'aurait point réglé sa destinée,
Et bravé les dangers d'un secret hyménée !

INÈS

Ô ciel ! Que pensez-vous ?

ALPHONSE

Si jamais vous l'osiez,

Si d'un noeud criminel je vous savais liés, 685
 Téméraire, tremblez ; n'espérez point de grâce ;
 L'opprobre et le supplice expieraient votre audace.
 C'est vôtre même aïeul dont je vante la foi,
 Qui pour l'honneur du trône en a dicté la loi,
 Et jusques sur son sang, s'il se trouvait coupable, 690
 Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
 Il semblait qu'il prévît l'objet de mon courroux,
 Et qu'il faudrait un jour le signaler sur vous.
 Inès, si vous osiez justifier ses craintes !
 C'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes, 695
 Et prompt à prévenir des exemples pareils,
 Aux dépens de vos jours je suivrais ses conseils.

SCÈNE IV

La reine, Alphonse, Inès.

LA REINE

Ah ! Seigneur, prévenez la dernière disgrâce ;
 Le coupable dom Pedre est déjà dans la place,
 La fureur dans les yeux, les armes à la main, 700
 Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein.
 De tous côtés s'élève une clameur rebelle ;
 Chaque moment grossit la troupe criminelle ;
 Tous jurent de le suivre ; et leurs cris aujourd'hui
 Ne reconnaissent plus de souverain que lui. 705
 De ce palais sans doute ils vont forcer la garde.

(À la Reine.)

ALPHONSE

Ciel ! À cet attentat faut-il qu'il se hasarde !
Malheur que je n'ai pu prévoir, ni prévenir !
C'en est fait. Allons donc me perdre ou le punir.
Vous, retenez Inès.

710

SCÈNE V

La reine, Inès.

LA REINE

Voilà donc votre ouvrage,
Perfide !

INÈS

Épargnez-vous la menace et l'outrage.
Madame, puis-je craindre un impuissant courroux,
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous.
Hélas ! D'Alphonse seul le sort vous inquiète.
Si dom Pedre périt, vous êtes satisfaite.
L'un et l'autre péril accable mes esprits ;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son fils.
Quelque succès qu'il ait ; qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure ;
Et c'est la même peine à ce cœur abattu
D'avoir à regretter sa vie, ou sa vertu.

715

720

LA REINE

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle ; quand c'est vous qui le forcez au crime ?

725

Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
 Que du moins par l'espoir vous avez enhardi ?
 Mais que fais-je ! Pourquoi perdre ici les paroles ?
 La haine n'entre point dans ces détails frivoles ;
 Et que ce soit ou non l'ouvrage de vos soins, 730
 On vous aime, il suffit ; je ne vous hais pas moins.
 De dom Pedre et de vous mes malheurs sont le crime,
 Puissiez-vous l'un et l'autre en être la victime.
 Quel bruit entends-je, ô ciel ! C'est l'infant que je vois :
 Ô désespoir ! Sachons ce que devient le roi. 735

SCÈNE VI

Don Pedre, Inès.

DON PEDRE (*l'épée à la main*)

Enfin, à la fureur d'une fière ennemie
 Je puis, ma chère Inès, dérober votre vie ;
 Venez...

INÈS

Qu'avez-vous fait, Prince ; et faut-il vous voir
 Pour mes malheureux jours trahir votre devoir ? 740
 Quoi ! Don Pedre, l'objet d'une flamme si belle,
 N'est plus qu'un fils ingrat et qu'un sujet rebelle !
 Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien ?
 Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
 Mais qu'aperçois-je ! Ô ciel ! Quel sang teint cette épée ! 745
 J'en frémis ; dans quel sein l'auriez-vous donc trempée !

DON PEDRE

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur.

Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.

Aux portes du palais dès que j'ai vu mon père

À nos premiers efforts opposer sa colère, 750

J'ai fui de sa présence, et quittant les mutins,

Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins ;

Et sur quelques soldats laissant tomber ma rage,

De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.

Hâtez-vous, suivez-moi. 755

INÈS

Non, ne l'espérez pas.

Prince, je crains le crime et non point le trépas.

Dans ce désordre affreux, je ne puis vous entendre.

Allez à votre père, et courez le défendre.

Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux ; 760

Méritez votre grâce, ou mourez à ses yeux.

Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable,

À vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

DON PEDRE

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté.

Je ne crains que pour vous un monarque irrité. 765

Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace ;

Et je reviens alors lui demander ma grâce.

J'écoute jusques-là l'inflexible courroux ;

Et ne puis rien sur moi, tant que je crains pour vous.

INÈS

Ah ! Par tout ce qu'Inès eût sur vous de puissance, 770

Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez désavouer de coupables transports ;
Pour prix de mon amour, donnez-moi vos remords.
Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,
Je demeure en ces lieux, et j'y suis votre otage.

775

DON PEDRE

Quoi ! Barbare, osez-vous refuser mon secours ?

SCÈNE VII

Constance, dom Pedre, Inès.

CONSTANCE

Ah ! Don Pedre fuyez ; il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse ; et sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence.
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur confondue avec la majesté.
Tout est paisible. Il vient ; et sa colère aigrie
S'il vous voit...

780

DON PEDRE

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse princesse ? Et par quelle bonté
Prendre un soin que dom Pedre a si peu mérité ?

785

CONSTANCE

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure ;
Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de temps ; hâtez vous et fuyez ;

Je vous pardonne tout, pourvu que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale...
Fuyez, vous dis-je encor, fut-ce avec ma rivale.
Ô ciel ! Le roi paraît.

790

SCÈNE VIII

Alphonse, Constance, dom Pedre, Inès, la reine.

ALPHONSE *(sans voir dom Pedre)*

Oui, trop coupable fils,
De ta rébellion tu recevras le prix.
Rien ne peut te sauver... mais je vois le perfide.
Eh bien ! Ton bras est-il tout prêt au parricide ?
Traître, rend ton épée, ou m'en perce le sein.
Choisi.

795

DON PEDRE

Ce mot, Seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible ;
Je ne connais que trop votre coeur inflexible ;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir et mes jours.
Disposez-en, Seigneur : mais que votre vengeance
Sache au moins discerner le crime et l'innocence.
C'est pour sauver Inès que je m'étais armé ;
J'en ai cru sans égard mon amour alarmé ;
Et je la dérobaïs au sort qui la menace,
Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir ; et bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnaissez du moins ce courage héroïque.

800

805

810

Délivrez-la, Seigneur, d'une main tyrannique
Qui pourrait...

815

ALPHONSE

Tu devrais t'occuper d'autres soins.
Tu la servirais mieux en la défendant moins.
Crains pour elle et pour toi...

DON PEDRE

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon supplice.
Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
Que tant que je respire, il lui reste un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée ;
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée ;
Le peuple malgré vous peut briser ma prison.
Je ne connaîtrais plus ni devoir ni raison ;
Par des torrents de sang, s'il fallait les répandre,
J'irais venger Inès, n'ayant pu la défendre ;
Dans mes transports cruels renverser tout l'État ;
Punir sur mille coeurs cet énorme attentat ;
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
N'excepte que vos jours et ceux de la princesse.

820

825

830

(À la Reine.)

(À Constance.)

ALPHONSE

Gardes, délivrez-moi de cet emportement ;
Et qu'il soit arrêté dans son appartement.
Fils ingrat et rebelle, où réduis-tu ton père ?

835

Faudra-t-il immoler une tête si chère !

Rentrez avec Inès.

Ne suivez point mes pas.

Dans ces affreux moments je ne me connais pas.

ACTE IV

SCÈNE I

[Alphonse, Un garde].

ALPHONSE (*à un garde*)

Qu'on m'amène mon fils. Que mon âme est émue ! 840
Quel sera le succès d'une si triste vue !
Si toujours inflexible il brave encor mes lois,
Je vais donc voir mon fils pour la dernière fois.
N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance ;
N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance ; 845
Et formé sur mes pas au mépris du repos,
Ne l'ai-je vu si tôt égaler les héros,
Que pour avoir à perdre une tête plus chère !
N'était-il donc, ô ciel, qu'un don de ta colère !
Seul, tu me consolais, mon fils ; et sans chagrin, 850
Je sentais de mes jours le rapide déclin :
Dans un digne héritier je me voyais renaître :
Je croyais à mon peuple élever un bon maître ;
Et de ton règne heureux, présageant tout l'honneur,
D'avance je goûtais ta gloire et leur bonheur ! 855
Que devient désormais cette douce espérance !
Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance.
Ton père et tes sujets vont te perdre à la fois ;
Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois.

Ta mort ! Et cet arrêt sortirait de ma bouche ! 860
 La nature frémit d'un devoir si farouche.
 Je dois te condamner : mais mon coeur combattu
 Ressent l'horreur du crime en suivant la vertu.
 Je ne sais quelle voix crie au fonds de mon âme,
 Te justifie encor par l'excès de ta flamme ; 865
 Me dit, pour excuser tes attentats cruels,
 Que les plus furieux sont les moins criminels.
 J'ai du moins reconnu que malgré ton ivresse,
 Tu n'as point pour ton père étouffé ta tendresse :
 J'ai vu qu'au désespoir de me désobéir, 870
 Tu mourais de douleur, sans pouvoir me haïr.
 Mais de quoi m'entretiens-je ? Et que prétends-je faire ?
 Au mépris de mon rang ne veux-je être que père ?
 Ah ! Ce nom doit céder au nom sacré des rois.
 Quittons le diadème, ou vengeons-en les droits. 875
 En pleurant le coupable, ordonnons le supplice ;
 Effrayons mes sujets de toute ma justice ;
 Et que nul ne s'expose à sa sévérité,
 En voyant que mon fils n'en n'est pas excepté.

SCÈNE II

Alphonse, dom Pedre.

ALPHONSE

Le conseil est mandé, prince, je vais l'entendre. 880
 Vous jugez de l'arrêt que vous devez attendre ;
 Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
 C'est vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.
 Vous pouvez cependant mériter votre grâce.
 L'obéissance encor peut réparer l'audace. 885
 Tout irrité qu'il est, ce coeur parle pour vous ;

Et je sens que l'amour y suspend le courroux,
 Achevez de le vaincre. Un repentir sincère
 Peut me rendre mon fils, et va vous rendre un père.
 C'est moi qui vous en prie ; et dans mon tendre effroi, 890
 Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour moi.
 J'oublierai tout enfin : dégagez ma promesse.
 Il faut aujourd'hui même épouser la princesse ;
 Et si vous refusez ce noeud trop attendu,
 J'en mourrai de douleur ; mais vous êtes perdu. 895

DON PEDRE

Connaissez votre fils, Seigneur : malgré son crime,
 Il tient encor de vous un coeur trop magnanime.
 Les plus affreux périls ne sauraient m'ébranler.
 Vous rougiriez pour moi, s'ils me faisaient trembler.
 Je ne crains point la mort ; et ce que n'a pu faire 900
 L'amour et le respect que je porte à mon père,
 Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
 Voilà mes sentiments ; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE

Eh ! Pourquoi conserver, en méritant ma haine,
 Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine ! 905
 Laisse-moi plutôt voir un fils dénaturé,
 Un ennemi mortel contre moi conjuré,
 Tout prêt à me percer d'un poignard parricide.
 Rafferme ma justice encore trop timide ;
 Et quand tu me réduis enfin à le vouloir, 910
 Laisse-moi te punir au moins sans désespoir.

DON PEDRE

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE

Je t'offre encor la vie.

DON PEDRE

Que faut-il ?

ALPHONSE

Obéir.

915

DON PEDRE

Elle m'est donc ravie.

Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE *(aux gardes)*

Faites entrer les grands ; et vous, Prince, sortez.

SCÈNE III

Alphonse, Rodrigue, Henrique, et les autres grands du conseil .

ALPHONSE

Que chacun prenne place. Hélas ! À mes alarmes
Je vois que tous les yeux donnent déjà des larmes.
D'un trouble égal au mien vous paraissez saisis ;
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons vous et moi d'une vaine tristesse.
Que la seule justice ici soit la maîtresse.
Ceux que le ciel choisit pour le conseil des rois,
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des lois.

920

925

Vous savez que l'infant par un refus rebelle,
 Des traités les plus saints rompt la foi solennelle,
 Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain,
 A forcé ce palais les armes à la main ; 930
 Que content d'éviter l'horreur du parricide,
 Il me laissait en proie à ce peuple perfide
 Qui promettait ma tête et mon trône à l'ingrat,
 Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
 Vous avez à venger la grandeur souveraine ; 935
 Vous avez vu le crime ; ordonnez-en la peine.
 Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE

Le devrais-je, seigneur ?
 Je vous ai pour Inès fait connaître mon coeur.
 Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenue, 940
 De vous-même aujourd'hui je l'aurais obtenue ;
 L'infant seul, de ma flamme, est l'obstacle fatal ;
 Et vous me commandez de juger mon rival !
 Consultez seulement votre propre clémence.
 Ce que vous ressentez, vous dit ce que je pense. 945
 Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
 Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir ?
 Pardonnez mes transports ; mais c'est mettre en balance
 La grandeur de l'empire avec sa décadence :
 C'est douter si du joug il faut nous dérober, 950
 Et si vôtre grand nom doit s'accroître ou tomber.
 Eh ! Quel autre après vous en soutiendrait la gloire ?
 Qui, sous nos étendards, fixerait la victoire ?
 Vous ne l'avez point vu : mais vos regards surpris
 Auraient à tous ses coups reconnu votre fils ; 955
 Et sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
 Dans ses moindres exploits, trouvé de quoi l'absoudre.

Il ose, dites-vous, violer les traités ;
Mais les traités des rois sont-ils des cruautés ?
Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille 960
Immoler sans pitié votre propre famille ?
N'avez-vous pas, Seigneur, par vos empressements
Avec assez d'éclat dégagé vos serments ?
Croyez que Ferdinand rougirait si Constance
Ne tenait un époux que de l'obéissance, 965
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet partout des sceptres et des coeurs.
Il force le palais : je conviens de son crime :
Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
Il n'en veut point au trône ; il respecte vos jours ; 970
Au seul danger d'Inès il donne son secours.
Amant désespéré plutôt que fils rebelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle !
Daignez lui rendre Inès ; vous retrouvez un fils,
Touché de vos bontés, et d'autant plus soumis. 975
Je dirai plus encor : s'il le faut, qu'il l'épouse.
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse ;
Mais dussai-je en mourir, sauvez votre soutien ;
Sa vie est tout, Seigneur, et la mienne n'est rien.

ALPHONSE

Je reconnais mon sang. Cet effort magnanime, 980
Même, en vous abusant, est bien digne d'estime.
Votre coeur à sa gloire immole son repos ;
Et vous prononcez moins en juge qu'en héros.
Mais écoutons Henrique.

HENRIQUE

Hélas ! Que puis-je dire ? 985
Dans le trouble où je suis, à peine je respire.

Oui, seigneur ; et vos yeux, s'ils voyaient mes douleurs,
 Entre dom Pedre et moi partageraient leurs pleurs.
 Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie ;
 Par le fer africain elle m'était ravie, 990
 Si ce généreux prince, ardent à mon secours,
 Au coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
 C'est donc pour le juger que son bras me délivre !
 À mon libérateur, ciel pourrais-je survivre !
 Plus qu'à son père même il m'est cher aujourd'hui ; 995
 Il tient de vous la vie, et je la tiens de lui.
 Je sais pourtant, Seigneur, que la reconnaissance
 Du devoir d'un sujet jamais ne nous dispense.
 Ce sacré tribunal ne m'offre que mon roi ;
 Et je ne vois ici que ce que je vous dois. 1000
 C'est ma sincérité. Vous l'allez donc connaître.
 Dans la peur d'être ingrat, je ne serai point traître.
 Don Pedre par son crime a mérité la mort ;
 Et les lois, malgré nous, décident de son sort.
 La majesté suprême une fois méprisée, 1005
 Sans le sang criminel ne peut être apaisée ;
 Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
 Sont ceux de votre rang, et ne sont point à vous.
 Quoique d'un tel arrêt la rigueur vous confonde,
 Vous en êtes comptable à tous les rois du monde. 1010
 Je n'ose dire plus...

ALPHONSE

Achève.

HENRIQUE

Je ne puis.

ALPHONSE

Ne me déguise rien ; tu le dois.

HENRIQUE

J'obéis. 1015
S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
Vous ne règnerez plus qu'au gré de son caprice.
Le peuple qui croira qu'il s'est fait redouter,
Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
Et méprisant pour lui vos ordres inutiles, 1020
Va livrer tout l'État aux discordes civiles.
Vous verriez tous les coeurs appuyer ses projets ;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il aurait les sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête.
Il a sauvé mes jours, et je proscriis sa tête ! 1025
Mais je dois à mon roi de sincères avis.
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

(Aux autres conseillers.)

ALPHONSE

De la foi d'un sujet, ô prodige héroïque !
Alphonse en ce moment pourra-t-il moins qu'Henrique !
Je vois ce qu'il t'en coûte ; et tu m'apprends trop bien, 1030
Qu'où la justice parle on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême
L'emporte dans mon coeur sur la nature même.
Je vois trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir en plaignant mes malheurs. 1035
Je condamne mon fils ; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers sujets, que je le sacrifie ;
Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,

Si je n'étais que père, il serait pardonné.
Consolez-vous. Songez que ma prompte vengeance 1040
Délivre vos enfants d'une injuste puissance ;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la loi ;
Et qu'un sujet rebelle est tyran, s'il est roi.
L'arrêt en est porté. Que chacun se retire ;
Et vous de son destin, Mandoce, allez l'instruire. 1045

SCÈNE IV

ALPHONSE

Mais quel sera le mien ? Malheureux, qu'ai-je fait !
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait ?
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connue avant moi la fermeté romaine !
Sévère Manlius, inflexible Brutus, 1050
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus ?
Je prononce un arrêt que mon coeur désavoue.
Eh bien ! Que l'univers avec horreur te loue,
Monarque infortuné ! Mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort. 1055

SCÈNE V

Alphonse, Constance, la Reine.

CONSTANCE

Seigneur, le croirons-nous ce jugement barbare ?
Tout le conseil en pleurs d'avec vous se sépare.
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu.
Vous avez condamné votre fils ! ...

ALPHONSE

Je l'ai dû.

1060

CONSTANCE

Pouvez-vous l'avouer ? Ciel ! Et puis-je l'entendre.

LA REINE

Quels supplices cruels pour un père si tendre !

Et faut-il que l'infant par sa témérité

Vous ait réduit, Seigneur, à la nécessité.

De...

1065

ALPHONSE

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,

Madame ? Quand j'ai fait ce que je devois faire,

Quand malgré mon amour, j'ose le condamner,

C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.

Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mere.

Je vais le pleurer seul.

1070

SCÈNE VI

Constance, la Reine.

CONSTANCE

Ah ! Si je vous suis chère,

Madame, profitez de cet heureux moment ;

Redoublez par vos pleurs son attendrissement ;

Sauvez un malheureux du coup qui le menace ;

Allez ; parlez ; pressez ; vous obtiendrez sa grâce.

1075

LA REINE

Je le suis. De mes soins attendez le succès ;
Et fiez-vous à moi de vos vrais intérêts.

SCÈNE VII

(Le garde sort.)

CONSTANCE

Garde, cherchez Inès ; qu'un moment on l'amène.
Je dois l'entretenir par l'ordre de la Reine.
Il le faut ; pour sauver de si précieux jours,
De ma propre rivale implorons le secours ;
Heureuse qu'il vécut, fut-ce pour elle-même,
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

1080

SCÈNE VIII

Constance, Inès.

CONSTANCE

Don Pedre est condamné, Madame.

1085

INÈS

Ô désespoir !

CONSTANCE

Vous savez mon amour ; et vous avez pu voir
Que malgré ses refus, malgré ma jalousie,

Je ne connais encor d'autre bien que sa vie.
La reine va tâcher de fléchir un époux. 1090
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux :
Mais quel faible secours contre un roi si sévère !
Si pour le mieux servir, votre amour vous éclaire,
Vous savez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voie il faut s'en assurer l'appui ; 1095
Je suis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez, si vous n'étiez captive ;
Vos conseils sont des lois que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÈS

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre. 1100
Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre.
Le prince ne vous doit paraître qu'un ingrat ;
D'un outrage apparent vous avez vu l'éclat ;
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale ;
Cependant... 1105

CONSTANCE

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.
Le prince nous est cher ; songeons à le sauver,
Et sans autre intérêt que de le conserver.

INÈS

Ce discours généreux raffermirait ma constance.
Il me reste, Madame, encor une espérance. 1110
Vous seule auprès du Roi, m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes desseins préparer le succès.
La reine arrêterait ce que j'ose entreprendre.
Parlez vous-même au Roi ; qu'il consente à m'entendre.

J'espère, en le voyant, désarmer son courroux.
Je sauverai le prince ; et peut-être pour vous.

1115

CONSTANCE

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zèle.
Mon coeur brûle pour lui d'un feu plus généreux.
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au roi faire parler mes larmes ;
Puisse aujourd'hui le ciel vous prêter d'autres armes.
Qu'il redonne le prince à nos vœux empressés ;
Il n'importe pour qui ; qu'il vive ; c'est assez.

1120

ACTE V

SCÈNE I

La reine, Constance.

LA REINE

Qu'avez-vous obtenu ? Vous êtes outragée, 1125
Ma fille, et vous semblez craindre d'être vengée !
Quels sont donc vos desseins ? Et pour quels intérêts
Prétendez vous qu'Alphonse écoute encor Inès ?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mendier par vos pleurs une injure nouvelle ; 1130
Vous exposer à voir deux amants odieux
De vos maux et des miens triompher à nos yeux ?

CONSTANCE

Ah ! Sans me reprocher ma pitié généreuse,
Soufrez que la vertu du moins me rende heureuse.
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits, 1135
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille,
Ses peuples bénissaient les dons de la Castille ;
Leurs cris remplissaient l'air des plus tendres souhaits ;
Ils croyaient avec moi voir arriver la paix. 1140
Quelle paix, juste ciel ! Quelle paix sanguinaire !

Je leur apportais donc la céleste colère !
Je venais diviser les coeurs les plus unis,
Et par la main du père assassiner le fils !
Quoi leurs pleurs désormais accuseraient Constance 1145
De la mort d'un héros leur unique espérance !
Hélas ! Ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inès prévenir ces horreurs.
Je n'ose me flatter du succès qu'elle espère ;
Mais, Madame, à ce prix qu'elle me serait chère ! 1150

LA REINE

Et moi dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes ;
Vous avoir méprisée est le plus grand des crimes.
Et comment d'un autre oeil verrais-je l'inhumain, 1155
Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain ?
Don Pedre a pu lui seul vous faire cet outrage.
C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas ;
Et je voudrais payer sa mort de mon trépas. 1160

CONSTANCE

Vous voulez donc le mien ?

LA REINE

L'aimeriez-vous encore ?

CONSTANCE

Oui : tout ingrat qu'il est, Madame, je l'adore.
Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur ;

Ce sont autant de coups dont vous percez mon coeur.

1165

LA REINE

Il en est plus coupable. Ô fille infortunée !
À quels affreux destins êtes-vous condamnée !
Je ne sais ce qu'Inès peut attendre du roi ;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi.
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse ;
S'il pouvait de l'ingrat révoquer le supplice,
Croyez que du succès qu'Inès ose tenter,
Son orgueil n'aurait pas longtemps à se flatter.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus et se charge du crime.

1170

1175

CONSTANCE

Ah ! Par pitié pour moi, sauvez ces malheureux.

LA REINE

C'est par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE

Faut-il que votre amour aigrisse mes alarmes !

SCÈNE II

Alphonse, la Reine, Constance.

ALPHONSE

Princesse, je n'ai pu résister à vos larmes.
Je vais entendre Inès ; on la conduit ici :

1180

Mais elle espère en vain... laissez-moi ; la voici.

LA REINE

Songez en l'écoutant qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE

Seigneur, jetez sur elle un regard favorable.

SCÈNE III

Alphonse, Inès, un garde.

INÈS

C'est, je n'en doute point, pour la dernière fois
Que j'adresse à mon prince une timide voix.
Mais avant tout, Seigneur, agréez que ce garde
Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,
Aille dès ce moment...

1185

(Au garde.)

ALPHONSE

Il faut vous l'accorder.
Faites ce qu'elle veut.

1190

INÈS *(au garde)*

Revenez sans tarder.

SCÈNE IV

Alphonse, Inès.

INÈS

Vous l'avez condamné, Seigneur, malgré vous-même,
Ce fils que vous aimez, ce héros qui vous aime ;
Et ce front tout couvert du plus affreux ennui,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui. 1195
Vous ne l'écoutez point. L'inflexible justice
De tous vos sentiments obtient le sacrifice.
Vous voulez, aux dépens des destins les plus chers,
D'une vertu si ferme étonner l'univers.
Soyez juste : des rois c'est le devoir suprême : 1200
Mais le crime apparent n'est pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle est digne du trépas ;
À ces titres, Seigneur, votre fils ne l'est pas.
Si malgré les traités il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance. 1205
En forçant ce palais, les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son souverain.
Il vous pouvait d'un mot prouver son innocence ;
Mais il croît me devoir ce généreux silence ;
Et, pour lui dédaignant un facile secours, 1210
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce,
Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courroux
Le devoir les a faits ; le prince est mon époux. 1215

ALPHONSE

Mon fils est votre époux ! Ciel, que viens-je d'entendre !
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre ?

Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux mon coeur ?

INÈS

Ah ! Seigneur, mon aveu ne cherche point de grâce. 1220
D'un plus heureux succès j'ai flatté mon audace ;
Et je ne prétends rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la coupable, et sauver l'innocent.
Seule, j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable ; 1225
J'ai mérité la mort : mais, Seigneur, cette loi
N'engageait point le prince, et ne liait que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il fallait défendre
Un fils que vos yeux même ont vu prêt à périr, 1230
Que le don de ma foi pouvait seul secourir.
À mes propres regards j'en suis moins criminelle ;
Mais aux vôtres, Seigneur, je suis une rebelle
Sur qui ne peut trop tôt tomber votre courroux,
Trop flattée à ce prix de sauver mon époux. 1235
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie ;
Pour le sauver encore Inès se sacrifie :
Je me livre sans craindre, aux plus sévères lois ;
Heureuse, d'avoir pu vous le sauver deux fois !

ALPHONSE

Non, non, quelque pitié qui cherche à me surprendre, 1240
Même de vos vertus je saurai me défendre ;
Rebelle, votre crime est tout ce que je vois ;
Et je satisferai mes serments et les lois.

SCÈNE V

Alphonse, Inès ; et ses deux enfants amenés par une gouvernante .

INÈS

Eh bien, seigneur, suivez vos barbares maximes ;
On vous amène encor de nouvelles victimes. 1245
Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux.
Ils ignorent le sang dont le ciel les fit naître :
Par l'arrêt de leur mort faites-les reconnaître :
Consommez votre ouvrage ; et que les mêmes coups 1250
Rejoignent les enfants, et la femme et l'époux.

ALPHONSE

Que vois-je ! Et quels discours ! Que d'horreurs
J'envisage !

INÈS

Seigneur, du désespoir ; pardonnez le langage.
Tous deux à votre trône ont des droits solennels. 1255
Embrassez, mes enfants, ces genoux paternels.
D'un oeil compatissant, regardez l'un et l'autre ;
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
La grâce d'un héros, leur père et votre fils. 1260
Puisque la loi trahie, exige une victime,
Mon sang est prêt, Seigneur, pour expier mon crime.
Épuisez sur moi seule un sévère courroux ;
Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux ;
Il mourrait de douleur ; et je me flatte encore, 1265
De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE *(au garde)*

Allez chercher mon fils. Qu'il sache qu'aujourd'hui
Son père lui fait grâce, et qu'Inès est à lui.

INÈS

Juste ciel ! Quel bonheur succède à ma misère ?
Mon juge en un instant est devenu mon père !
Qui l'eût jamais pensé, qu'à vos genoux, Seigneur,
Je mourrais de ma joie, et non de ma douleur !

1270

ALPHONSE

Ma fille, levez-vous. Ces enfants que j'embrasse
Me font déjà goûter les fruits de votre grâce :
Ils me font trop sentir que le sang a des droits
Plus forts que les serments, plus puissants que les lois.
Jouissez désormais de toute ma tendresse.
Aimez toujours ce fils que mon amour vous laisse.

1275

INÈS

Quel trouble ! Que deviens-je ! Et qu'est-ce que je sens ?
Des plus vives douleurs quels accès menaçants !
Mon sang s'est tout à coup enflammé dans mes veines.
Éloignez mes enfants ; ils irritent mes peines.
Je succombe ; j'ai peine à retenir mes cris.
Hélas ! Seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils.

1280

ALPHONSE

Ah ! Je vois trop d'où part cet affreux sacrifice
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux, où fuirai-je ! Et de tant d'attentats...

1285

SCÈNE VI

Alphonse, Inès, dom Pedre.

DON PEDRE *(sans voir Inès)*

Seigneur, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE

Laissez-moi...

DON PEDRE

Permettez qu'à vos pieds je déploie
Et ma reconnaissance et l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès !

1290

ALPHONSE

Prince trop malheureux !
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux.
Tu la vois expirante.

1295

DON PEDRE *(tombant entre les bras de dom Fernand)*

Ah ! Tout mon sang se glace.

INÈS *(à dom Pedre)*

J'éprouve en même-temps mon supplice et ma grâce ;
Cher prince ; je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort,
Je me vois votre épouse avec l'aveu d'un père ;
Et que ma mort lui coûte une douleur sincère.

1300

DON PEDRE

Votre mort ! Que deviens-je, à ces tristes accents !
Quel affreux désespoir a ranimé mes sens !
Inès, ma chère Inès, pour jamais m'est ravie !
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie.

1305

ALPHONSE

Ah ! Mon fils, arrêtez.

(Se jetant aux pieds d'Inès.)

DON PEDRE

Pourquoi me secourir ?
Soyez encor mon père en me laissant mourir.
Que j'expire à vos pieds ; et qu'unis l'un à l'autre,
Mon âme se confonde encore avec la vôtre.

1310

INÈS

Non, cher prince, vivez. Plus fort que vos malheurs,
D'un père qui vous plaint, soulagez les douleurs.
Souffrez encor, souffrez qu'une épouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'infante.
Par ses soins généreux, songez que vous vivez.
Puisse-t-elle jouir des jours qu'elle a sauvés !
Plus heureuse que moi... consolez votre père !
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chère.
Aimez nos chers enfants ; qu'ils soient dignes... je meurs.
Qu'on m'emporte.

1315

1320

ALPHONSE

Comment survivre à nos malheurs !